



Albino GARRIDO

Une longue marche

De la répression franquiste aux camps français

ÉDITIONS
Privat

Extrait de la publication

Traduction de l'espagnol et révision par Luis Garrido.

© Éditions Privat, 2012
10, rue des Arts – BP 38028
31080 Toulouse Cedex 6
ISBN : 978-2-7089-6923-0
Dépôt légal : janvier 2012

Albino GARRIDO

Une longue marche

De la répression franquiste aux camps français

ÉDITIONS

Privat

SOMMAIRE

• Avant-propos	7
• Ma famille et mon enfance	13
• La fin de l'école et le début de la vie active	19
• Le travail dans les carrières de granit	25
• Les activités agricoles et d'élevage à Tornadizos	31
• Les élections du 16 février 1936 et le succès du <i>Frente Popular</i>	37
• À Tornadizos les quelques mois précédant la guerre	43
• Le coup d'État des militaires, les premiers jours du conflit à Tornadizos	49
• Les combats avec la colonne du colonel Julio Mangada	59
• Dans la 34 ^e brigade mixte	73
• Avec les troupes de terre de l'aviation de la République	83
• Sur le front d'Estrémadure	93
• Le coup d'État du colonel Casado et la fin de la guerre	99
• Le camp de concentration de Castuera	111
• L'évasion du camp de concentration de Castuera	129
• L'accueil en France : Gurs, Argelès-sur-Mer, Lunel-Viel	163
• L'errance à Marseille et la prison à Aix-en-Provence	179
• Les Groupements de travailleurs étrangers dans le midi de la France	187
• En route vers la Charente-Maritime et la fin de la guerre	217
• Épilogue	231
• Annexes	235
Paroles pour rompre le silence	235
Principaux sigles utilisés	243
Iconographie	245



▲ Itinéraire approximatif suivi par Albino Garrido et ses compagnons lors de leur évasion du camp de concentration de Castuera. Leur pérégrination à travers l'Espagne dura 79 jours, du 4 janvier au 22 mars 1940. Elle les conduisit jusqu'à Canfranc puis Urdos, en France.

AVANT-PROPOS

Mes parents m'ont toujours parlé de leurs origines, m'expliquant pourquoi et dans quelles conditions ils étaient arrivés en France. Cette transmission a été d'autant plus naturelle qu'elle s'est réalisée en langue espagnole. Je suis fils de républicains espagnols.

Mes premiers souvenirs concrets de cette condition de fils d'exilés remontent à la fin des années 1950 et correspondent à l'écoute que nous faisons de *Radio España Independiente*, la fameuse « *Pirenaica* », dont les émissions régulièrement brouillées par les autorités espagnoles généraient des effets sonores lancinants qui ajoutaient un peu au mystère. Cette station de radio émettait depuis Bucarest, elle était la voix des Espagnols qui résistaient au franquisme.

Mes parents avaient dû fuir l'Espagne à la fin de la guerre.

Ma mère n'avait guère plus de 15 ans lorsqu'en février 1939, dans la débâcle qui suivit la chute de Barcelone et de la Catalogne, elle traversa avec sa famille la frontière française, certainement dans la région du col d'Ares. Originaires de Madrid, ils avaient dû quitter la capitale vers la fin de l'année 1936 après que les franquistes eurent initié leurs bombardements meurtriers contre la population civile madrilène. Après avoir passé quinze jours réfugiés dans les couloirs souterrains et les stations du métro, ils avaient été transférés dans un petit village,

UNE LONGUE MARCHE

Mollet del Vallès, situé dans les environs de Barcelone. C'est de là qu'en camion ils étaient partis vers la France. À court de carburant, ils avaient abandonné leur véhicule et avaient dû marcher deux ou trois jours dans la montagne pour atteindre la frontière. Quelques jours plus tard, ils furent évacués par train d'Arles-sur-Tech vers le camp d'internement de Villepey près de Fréjus, dans le Var. Ma mère, lorsqu'elle évoque le camp de Villepey, parle toujours d'un « camp de concentration ». Elle se souvient de la précarité de leurs conditions de vie, de la rareté de la nourriture, des tirailleurs sénégalais qui assuraient, sans aucun ménagement, le gardiennage à l'intérieur du camp, alors qu'à l'extérieur les gendarmes complétaient le dispositif de surveillance.

Mon père, lui, n'arriva en France que le 22 mars 1940. Il s'était évadé du camp de concentration franquiste de Castuera, dans la province de Badajoz. Après une longue marche de soixante-dix-neuf jours, lui et trois camarades avaient réussi à atteindre la frontière française passant de Canfranc, dans la province de Huesca, à Urdos, dans les Pyrénées-Atlantiques.

La guerre d'Espagne, qu'ils ont elle et lui vécue dans des conditions très différentes, les a profondément marqués. Sans en connaître tous les détails, j'ai progressivement saisi, au fur et à mesure que j'étais en âge de comprendre, toutes les épreuves que, comme tant d'Espagnols, ils avaient dû affronter et surmonter.

De ce point de vue, le parcours de mon père était particulièrement révélateur. Son évasion réussie du camp de concentration de Castuera représentait, indiscutablement, une victoire contre la répression terrible qui s'était abattue sur les vaincus de la guerre d'Espagne, ces « rouges » ou ces « hordes marxistes », ainsi que les dénommaient ceux qui, trois ans auparavant, s'étaient rebellés contre la légalité républicaine en place depuis avril 1931. Ces forces réactionnaires n'avaient

AVANT-PROPOS

pas accepté l'instauration de la République et, cinq années plus tard, la victoire du *Frente Popular* aux élections législatives du 16 février 1936.

Ma perception de la guerre d'Espagne, « sa » guerre d'Espagne, s'est donc logiquement nourrie des évocations que régulièrement notre père nous a faites, surtout à l'occasion de dates anniversaires d'événements dramatiques qu'il avait vécus.

Il racontait les crimes perpétrés par les phalangistes dans son village de Castille, au tout début de la guerre : Cándido, le maire, partisan de la République, assassiné le 4 août 1936 ; les cinq fusillés de ce 29 septembre 1936, le jour de la San Miguel, saint patron de leur petit village, Tornadizos de Ávila ; Terio, un tout jeune homme, assassiné quelques jours plus tard alors qu'il labourait son champ.

Cándido a été un personnage central dans la prise de conscience qu'a eue mon père dans ces moments tragiques et dans les deux ou trois années qui les ont précédés. C'était le forgeron du village, un homme intelligent et énergique qui, après la victoire du *Frente Popular* aux élections législatives du 16 février 1936, avait pris en charge les destinées de la commune. Cándido incarnait, à l'échelle de leur village, l'aspiration de tous ces journaliers à plus de justice sociale ; ils voulaient simplement et dignement pouvoir vivre de leur travail. C'était cette exigence que la République devait traduire en actes.

Il y avait également la figure du « général » Mangada, ce « général du peuple » qui, à la tête d'une colonne de miliciens issus des faubourgs ouvriers de Madrid et renforcée par des mineurs des Asturies, avait pris la direction des terres de la province d'Ávila pour affronter les factieux venus du nord et leur barrer la route de la capitale. Mangada avait agrégé à sa troupe les paysans des villages environnants qui avaient saisi l'opportunité de pouvoir lutter, les armes à la main, pour la défense de la République. Et c'est ainsi que mon père, le 6 août 1936,

avait, à peine âgé de 17 ans, quitté définitivement son village et rejoint la colonne Mangada.

Ángel, le frère aîné de Cándido, sous-officier de carrière, fut son chef militaire dans la colonne Mangada et combla le grand vide laissé par Cándido ; Ángel avec qui il resta très longtemps en contact et qui lui apporta, prenant le relais de Cándido, une aide précieuse pour mieux comprendre les moments difficiles qu'il eut à affronter.

Ensuite, avec la réorganisation de ces troupes de volontaires, il y eut la 34^e brigade mixte, le commandant Carrasco, le front du Cerro de San Benito et, face à eux, à 200 mètres de distance, les franquistes postés dans leurs tranchées, le passage par les troupes terrestres de l'aviation, Villamayor de Santiago et la famille Pérez Fernández, *las Colorinas*, le SIM, la 41^e division à Herrera del Duque, puis le coup d'État du colonel Casado et la fin de la République.

Mon père racontait aussi leur dramatique reddition, ce 28 mars 1939, quand le lieutenant-colonel Adame, qui commandait un régiment de la 19^e division franquiste, fit fusiller sur le champ, et sous les yeux de mon père, deux officiers qui faisaient partie de la délégation républicaine venue parlementer après avoir rendu les armes.

Enfin il décrivait le camp de concentration de Castuera, la répression brutale qui s'abattit sur les internés, l'extrême précarité des conditions de vie qui y régnaient, et son évasion réussie le 4 janvier 1940 après plus de huit mois d'enfermement.

Il n'omettait pas d'évoquer le « séjour » en France, qui commença par son passage par les camps de concentration de Gurs et d'Argelès-sur-Mer – mes parents ont toujours parlé de « camps de concentration » et jamais de « camps d'internement » – et qui se poursuivit dans divers groupements de travailleurs étrangers placés sous le contrôle du régime de Vichy.

AVANT-PROPOS

Depuis un certain temps, je demandais régulièrement à mon père de coucher sur le papier l'ensemble de ses souvenirs pour qu'il nous reste une trace écrite et plus construite de son témoignage. Et c'est ainsi qu'un jour de décembre 2001 il entreprit de nous livrer son histoire, de son enfance à Tornadizos jusqu'à son passage en France par les groupements de travailleurs étrangers et la fin de la Deuxième Guerre mondiale. En quelques mois, en langue espagnole, il remplit deux cahiers d'écolier. Plus de soixante années s'étaient écoulées depuis la fin de la guerre d'Espagne, mais il gardait en mémoire les événements qu'il avait vécus et les hommes qu'il avait côtoyés au cours de ces années tragiques.

C'est son histoire. L'histoire d'un tout jeune homme entraîné dans le tourbillon de la guerre, mais qui, confronté aux dures conditions d'existence qui étaient les siennes depuis des années, avait une conscience claire des raisons pour lesquelles il devait lutter. À l'image de tous ces anonymes, journaliers, paysans sans terre de Castille, d'Andalousie ou d'Estrémadure, de ces ouvriers des quartiers de Madrid ou de Barcelone, de ces mineurs des Asturies, il était ce peuple qui s'était levé pour barrer la route aux militaires.

Ce livre est donc avant tout son témoignage tel qu'il l'a restitué dans un premier temps sur le papier et qu'il a enrichi par la suite, répondant à mes interrogations ou lorsqu'au détour d'un échange il a évoqué pour la première fois des souvenirs plus douloureux.

J'ai traduit et structuré son récit et, pour le rendre plus compréhensible et le situer dans le contexte de l'époque, je me suis efforcé d'apporter sur différents points, tant sur le plan de son histoire personnelle que sur celui plus général de l'immédiat avant-guerre, de la guerre d'Espagne et de ses conséquences, des compléments qui apparaissent sous forme de notes. Ces informations complémentaires sont directement

UNE LONGUE MARCHE

issues de mes lectures, des contacts que j'ai pu établir aussi bien en Espagne qu'en France, ainsi que de mes recherches auprès de différents services d'archives.

Luis Garrido Orozco

Ma famille et mon enfance

Je suis né le 5 février 1919 à Tornadizos de Ávila, petit village de Castille situé à environ sept kilomètres d'Ávila, capitale de la province. Ce fut cette nuit-là, comme me l'expliqua plus tard ma chère mère, que quelqu'un vola les ânes de Juan, surnommé « le Meunier » car c'était lui qui récupérait, chez les habitants, les sacs de blé pour les porter au moulin distant de neuf kilomètres du village.

Mes grands-parents paternels, que je n'ai pas connus, s'appelaient Zacarías Garrido et Anastasia Muñoz. Mon grand-père était journalier. Il possédait quelques parcelles de terre et des petits jardins. Ils avaient six enfants. Trois filles et trois fils. Mes tantes, Rumalia, Nicasia et María, mon père Nicolás, et mes deux oncles, Francisco et, le plus jeune, José.

Ma tante Rumalia, mariée avec mon oncle Victoriano Canales, était aussi ma marraine. Ils n'avaient pas d'enfants et j'étais en quelque sorte leur neveu de cœur. Mon oncle, qui était journalier, comme la plupart des hommes de Tornadizos, avait hérité de quelques lopins de terre, ce qui lui permettait de réaliser de modestes récoltes de céréales. Ils élevaient un cochon et avaient un âne qui répondait au joli nom de Pitana.

Ma deuxième tante, Nicasia, épousa un veuf avec lequel elle eut trois enfants : Consuelo, Tomas et Goyo. C'étaient des petits

UNE LONGUE MARCHE

propriétaires. Ils vivaient de leurs terres, récoltant des céréales. Ils possédaient également un petit troupeau de moutons que gardait leur jeune fils Goyo. Je me souviens qu'un jour, alors que je n'avais que quelques années, ma mère nous confia, ma sœur Isabel et moi, à notre tante Nicasia. En jouant avec un objet en verre que ma tante m'avait donné, il se brisa et je me fis une profonde entaille au pied droit suivie d'abondants saignements. J'étais très jeune mais je m'en souviens comme si c'était hier.

Ma tante María épousa Bruno. Ils eurent deux enfants, Gregoria et Gerardo. Ma tante décéda jeune et je n'ai pas de souvenir d'elle. Mon oncle Bruno avait un troupeau de chèvres. J'ai le souvenir, alors que très jeune j'arrosais le jardin de las Cijas que nous possédions dans la partie haute du village, que mon oncle, qui gardait son troupeau dans les environs, m'appela pour me donner du lait des chèvres qu'il venait de traire. Ce lait encore chaud, je le bus dans une corne de vache. C'était le contenant traditionnel qu'utilisaient les bergers pour boire l'eau des fontaines où ils avaient l'habitude de se désaltérer afin d'atténuer les effets de la chaleur qui, de juin à septembre, écrase nos terres de Castille.

Des trois fils de mes grands-parents, mon cher père était l'aîné. C'était un homme travailleur et décidé, toujours prêt à prendre quelque initiative pour améliorer notre quotidien. Chaque fois que je pense à lui, comme également à ma mère, je suis profondément ému. J'ai l'impression que chaque jour qui passe je me sens plus proche d'eux.

Francisco, mon oncle que l'on surnommait « Carlotes », le premier frère de mon père, se maria avec celle qui devint ma tante et dont le surnom était « Maquinilla ». Il faut dire qu'à cette époque, dans nos villages, les gens étaient le plus souvent connus par leur surnom. Francisco et Maquinilla eurent cinq enfants : Cecilia, Primitiva, Leonor, Jésus et Serapio.

En 1936, peu de temps après le coup d'État des militaires, toute la famille de mon oncle s'exila en Aragon puis plus tard à Barcelone.

Mon autre oncle paternel, José, le plus jeune des trois frères, épousa ma tante María, et ils eurent quatre enfants : Daniel, Faustina, Petra et Milagros.

Mes grands-parents maternels, Lucilo San Juan et Isidora Jiménez, eurent trois enfants : Felipe, Román et ma mère Francisca. J'ai peu de souvenirs de mon grand-père Lucilo, que tout le monde appelait « Lucilina ». Je me rappelle mieux ma grand-mère Isidora, chez qui ma mère nous conduisait souvent et qui nous faisait passer le temps, à ma sœur Isabel et à moi, en nous donnant des morceaux de tissu, du fil et des aiguilles.

Mon oncle Felipe partit à Madrid et je ne l'ai pas connu. Pendant la guerre, lors de nos passages dans la capitale, mon père et moi avons tenté, sans succès, de le retrouver. Il n'assista pas aux obsèques de son père, mais à la fin de la guerre il repassa au village et réussit à soustraire quelques pesetas à ma mère, qui en avait pourtant bien besoin.

Mon oncle Román, que j'ai bien connu, se maria avec Merejilda. Ils habitaient au village d'El Fresno, distant d'une vingtaine de kilomètres de Tornadizos, et avaient une fille, Natividad.

Mes grands-parents maternels possédaient une modeste maison au village ainsi que le jardin de las Cijas que mon père cultivait. Il y récoltait des pommes de terre, des haricots et des choux. À mesure que mes forces augmentaient, je participais moi aussi à ces travaux de jardinage si utiles pour pourvoir à l'alimentation du foyer ; ainsi je bêchais, ensemençais et arrosais cette parcelle.

De ma toute petite enfance, j'ai peu de choses à dire. Je suppose que je devais être emmailloté, de la même manière

que mes sœurs et mon jeune frère Félix, comme je le vis plus tard. Je me souviens du petit lit dans lequel couchèrent Isabel, Serapia, Balbina et Félix. En guise de parc, nous avions une caisse en bois. Nous prenions appui avec nos petits bras sur les bords pour éviter de tomber au fond. À cette époque, dans les foyers des gens pauvres, nous ne connaissions pas toutes ces commodités si utiles et pratiques qui existent aujourd'hui.

J'avais environ 6 ans lorsque je fus scolarisé. À cette époque et en ces lieux, l'école maternelle n'existait pas. Il y avait une école pour les garçons et une autre pour les filles. Mon premier instituteur était un homme un peu dur d'oreille qui, l'hiver, pour se chauffer, utilisait un brasero placé sous son bureau. En son absence, les plus âgés des élèves dissimulaient des pièges sous la cendre. Lorsque, à l'aide d'une fine baguette, il grattait les cendres pour réactiver le feu, inévitablement il déclenchait les pièges, provoquant un beau nuage de poussière. Comme personne ne se dénonçait, toute la classe se trouvait punie. Cet instituteur avait un jeune enfant qui l'accompagnait quelquefois et déambulait dans la classe. Il portait des culottes courtes. Certains mettaient à profit l'inattention de son père pour saisir le zizi du gamin et tirer dessus. L'enfant se plaignait, mais la surdité du père était presque une garantie d'impunité, bien que ce ne fût pas toujours le cas. Une des punitions que ce maître pratiquait consistait à enfermer à midi le fautif, qui ainsi ne pouvait pas rentrer chez lui pour le déjeuner. Heureusement que dans la partie basse de la porte il y avait un orifice par lequel une  me secourable apportait toujours un morceau de pain au séquestré.

  partir de ma neuvième année, pendant les périodes scolaires, en quittant la classe à midi, j'allais apporter le repas à mon père, qui travaillait à ce moment-là dans les carrières de granit porphyroïde situées près du village. Ma mère avait préparé le repas et, dans un pot en terre, j'apportais le plus

souvent des pois chiches cuisinés avec un peu de lard ; quelquefois elle ajoutait un morceau de boudin. Du village aux carrières de granit, il me fallait marcher environ quatre kilomètres et je devais être de retour vers 13 h 30-14 heures pour reprendre l'école. C'était une promenade mais sur un rythme quelque peu rapide, je ne pouvais pas musarder en chemin.

Je mangeais avec mon père. Parfois il m'avait préparé un petit bloc de granit pour que, à l'aide d'une massette, je n'aie plus qu'à donner quelques coups pour le fendre et ainsi obtenir deux pavés. C'était une initiation au métier de carrier. Ces carrières de granit appartenaient à Nicasio Velayos Velayos, avocat qui fut député de la province d'Ávila et aussi ministre¹.

Au cours de l'année 1928, deux écoles, une pour les garçons et une pour les filles, ainsi que deux logements pour les instituteurs furent bâtis au village. Je crois me souvenir que ce furent des maçons portugais qui les construisirent. C'est dans cette école que j'acquis les connaissances de base qui à cette époque représentaient beaucoup pour les enfants du peuple². Je dois d'ailleurs reconnaître les mérites de nos maîtres. Ils œuvraient dans des classes surchargées et dans des conditions matérielles difficiles. J'appris donc à lire, à écrire et à compter. Les règles grammaticales, la géographie de l'Espagne et de l'Europe, la géométrie plane, un peu d'histoire et aussi d'histoire sacrée complétèrent ma formation. Les supports pédagogiques à la disposition des enseignants étaient constitués par des planches dédiées à différents thèmes. En actionnant une manivelle, on passait d'une planche à l'autre.

J'eus deux instituteurs. Du premier, don Roque, je garde un souvenir bien particulier, car un jour, alors que j'hésitais sur la résolution d'un problème, il me prit la tête entre ses deux mains et me la frappa contre le tableau. C'était sans doute sa méthode pour me faire rentrer la solution dans

UNE LONGUE MARCHE

le crâne ! Quelques jours plus tôt, j'avais apporté à don Roque, de la part de mes parents, une douzaine d'œufs.

Le second instituteur se nommait don Eulalio. Il me semble qu'il venait du village proche de Bernuy et qu'il était le neveu du secrétaire de mairie. Don Eulalio était un homme brave et un bon enseignant. Les nuits d'hiver, il nous faisait lire à la lumière d'une lampe à carbure, car, à cette époque, pour améliorer mes connaissances, je retournais à l'école le soir. En effet, je ne pus poursuivre de façon régulière ma scolarité que jusqu'à l'âge de 11 ou 12 ans. La journée, je travaillais déjà avec mon père pour l'aider à subvenir aux besoins de notre famille. Je me souviens, alors que je devais avoir 14 ou 15 ans, que Cándido, dont j'aurai l'occasion de parler longuement par la suite, me disait : « Il faut que tu demandes à don Eulalio qu'il vous fasse lire la Constitution de la République. »

NOTES

1. Nicasio Velayos Velayos, né à Cardosa – Ávila – le 14 décembre 1887, mort à Ávila le 21 juin 1951, fils d'un commerçant en grains, était licencié en droit. Nicasio Velayos fut un membre éminent du parti agraire. Il fut ministre de l'Agriculture dans un des gouvernements dirigé par Alejandro Lerroux du 6 mai au 25 septembre 1935. À ce poste, et conformément à ce que fut l'orientation générale de ces gouvernements dirigés par les partis de la droite espagnole, il s'employa à freiner la mise en place de la réforme agraire et fut ainsi connu comme le ministre de la contre-réforme agraire.
2. À l'avènement de la seconde République, le taux d'analphabétisme en Espagne était proche de 40 %. Dans les zones rurales et pour la population féminine, ce taux était encore plus élevé. Sur le plan scolaire et sur celui de l'éducation, la République avait à relever un défi très lourd, et ceci d'autant plus que l'Église contrôlait plus de 50 % de l'enseignement.

Pour plus de renseignements :

Éditions Privat
05 61 33 77 00

info@editions-privat.com
www.editions-privat.com

Corrections : Anne Desmier.

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en janvier 2012
par G. N. Impressions, à Villematier (31).
Photogravure de la couverture :
Ombre & lumière, à Lavour (81).

Imprimé en France.



Une longue marche

Albino Garrido

Cette édition électronique du livre Une longue marche d'Albino Garrido
a été réalisée le 19 janvier 2012 par les Éditions Privat.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-7089-6923-0).
ISBN PDF : 978-2-7089-0115-5